

— C'est égal, mon cher, quand on prend, à tort ou à raison, une femme sous sa responsabilité, il faut veiller sur elle et ne pas être ridicule.

Le comte était touché de voir que sa femme ne voulait pas qu'il fût trahi par sa maîtresse.

— Je vous dis qu'elle n'est pas ici.

— Eh bien! prenez mon bras, je vais vous conduire devant elle. Je ne suis pas fière, moi, mais j'ai le souci de votre dignité.

Et la maîtresse conduisit le mari devant la femme.

— C'était dans un petit salon Louis XVI, où se groupaient quelques amoureux, les uns debout, les autres assis.

Madame d'Azy était sur un canapé, se défendant, toute riieuse, mais pourtant tout émue des déclarations d'un secrétaire d'ambassade.

— Tu vois? dit le domino bleu, c'est toujours le même pays qui te fait la guerre; tu n'as qu'à bien te tenir.

— C'est vrai que c'est elle! pensait le comte,

Mais, comme il était un peu gris, il eut peur d'y voir double.

Dès que madame d'Azy vit apparaître son mari, elle tressaillit et voulut se lever, mais elle se domina, et, pour se mieux cacher, elle se pencha amoureusement vers son adorateur.

— Eh bien! dit le domino bleu, es-tu convaincu que le domino rose se moque de toi?

— Ce n'est peut-être pas elle, dit le mari, qui ne voulait pas dévoiler son cœur.

— Allons donc! je la reconnais bien, si tu ne la reconnais pas.

Le comte était furieux. Mais on ne peut pas toujours prendre son bien où on le trouve. Il ne pouvait pas emmener du même coup sa femme et sa maîtresse.

— Tant pis, dit-il.

Et il se reprit :

— J'ai voulu dire tant mieux. Allons-nous-en.

— Allons-nous-en, dit le domino bleu.

Et les voilà partis.

Le mari, qui croyait aimer sa maîtresse plus que sa femme, ressentit un revenez-y vers la comtesse en montant dans son coupé.

— Eh bien! ma chère, lui dit-il en l'em-

brassant, je vais te faire ma confession. Je ne l'ai jamais aimée cette femme : tout mon cœur est à toi. Je ne veux plus la voir.

On ne s'était jamais si bien embrassé. Les plus beaux sentiments fleurissaient dans l'âme du mari. Il vivrait désormais pour sa femme. A quoi bon couper sa vie en deux ? N'avoir jamais sa vie à soi, parce qu'on a toujours la moitié de soi-même ailleurs, c'est le purgatoire.

— Tu es toujours un peu gris, dit Lina.

— Non, c'est l'ivresse de l'amour.

— Allons donc ! je t'avoue que moi-même j'ai bu beaucoup de vin de Champagne. Je suis comme certains orateurs anglais : si le bouchon ne saute pas, mon esprit reste dans la cave.

Cependant, le coupé, tout retentissant de baisers, était arrivé devant l'hôtel d'Azy.

Lina ouvrait de grands yeux.

— Où me conduis-tu ?

— Tu es donc devenue aveugle ? Je te conduis chez moi, chez toi, chez nous !

La maîtresse crut comprendre que le mari voulait répudier sa femme et vivre au grand

jour avec sa maîtresse. Elle l'aimait, elle était prête à tout.

Et puis elle vivait dans un monde où l'on n'a pas l'habitude de bien limiter le droit des gens.

— C'est égal, dit-elle, je ne croyais pas que je prendrais ce chemin-là.

— N'as-tu pas peur de te perdre ?

Elle descendit de coupé et monta l'escalier de marbre de l'hôtel avec un frémissement d'orgueil.

Pour les femmes, la vie est une féerie perpétuelle ; il n'y a que les bourgeoises qui s'étonnent de tout. Les femmes du beau monde, les comédiennes, les filles galantes ne s'étonnent de rien, parce que vivant sur les sommets, elles sont familières aux orages, aux précipices, aux ascensions.

Quand Lina fut dans la chambre de madame d'Azy, elle se tourna amoureusement vers le comte et lui dit :

— Non, dans ta chambre.

Il était arrivé plus d'une fois à la comtesse de surprendre la nuit son mari chez lui. Elle appelait cela ses escapades. Elle se trouvait

plus heureuse en ces aventures bien innocentes que lorsque son mari, fût-il amoureux comme au premier jour, venait lui demander l'hospitalité.

Le comte ne fit donc pas de façons pour conduire Lina dans sa chambre.

Depuis qu'il était sorti du bal, il avait dit vingt fois au domino bleu :

— Dénoue donc ton masque.

Lina avait toujours refusé, disant qu'elle était si heureuse de ne pas se reconnaître et d'être embrassée à travers son loup, qu'elle ne se démasquerait que pour se coucher.

La vraie raison, c'est qu'elle avait pensé d'être dévisagée par les gens du comte.

Dès qu'elle fut dans la chambre du comte, elle s'approcha de la cheminée, dénoua son masque et se regarda pendant que son amant lisait les lettres apportées le soir. Elle se vit horrible, toute couperosée, le nez rouge, les yeux déteints, le front barbouillé. Elle se hâta de renouer son masque.

— Eh bien ! lui dit le comte, tu ne te déshabilles pas ?

— Tout de suite, lui dit-elle.

Et elle éteignit les bougies.

Le mari se coucha tout en disant que sa femme avait ce soir-là je ne sais quoi d'inaccoutumé dans la voix, dans les manières, dans l'esprit. Mais, puisqu'elle s'était déguisée, le masque avait tout envahi. Sans doute elle avait voulu cacher son cœur comme sa figure ; d'ailleurs, depuis deux ans qu'il vivait avec ces deux femmes blondes, il lui arrivait souvent de dire à l'une ce qu'il disait à l'autre et de confondre celle-ci avec celle-là.

A force de regarder, on ne voit plus ; la voix qu'on entend sans cesse n'a plus de timbre ; les choses de la vie intime se jouent dans le vague. On ne voit bien ce qu'on fait que quand on change de rôle.

Le lendemain matin, ou plutôt le même jour, vers huit heures, par une brume épaisse qui empêchait le jour de poindre, on frappa à la porte de la chambre du comte. C'était son domestique qui venait l'avertir qu'un de ses amis, un zouave pontifical qui partait pour Rome, attendait des lettres de lui. M. d'Azzy-les-Bois, encore dans les fumées du sommeil et du vin de Champagne, se leva

doucement pour ne pas réveiller son camarade de lit. Le zouave pontifical l'emmena jusque chez un personnage qui devait le recommander directement au Saint-Père si le comte joignait sa prière à la sienne.

Voilà donc mademoiselle Lina toute seule dans le lit de son amant, en plein domicile conjugal.

Cependant, qu'était devenue la vraie femme ?

Elle ne s'était pas trop inquiétée de son mari. Dans l'ivresse d'une gaminerie de femme qui prend pour la première fois ses coudées franches, elle s'était bien quelque peu oubliée elle-même, sans toutefois franchir l'abîme. Elle avait trouvé doux de subir vaillamment mille adorations imprévues, qui se traduisaient par des paroles hardies et par des caresses impertinentes.

Elle s'avouait bien que c'était pécher un peu, mais ne voyait-elle pas autour d'elle d'autres femmes pécher beaucoup ?

Elle était rentrée chez elle sans bien savoir si son mari était resté au bal.

Qui fut bien étonnée ? Ce fut la femme de

chambre qui, quoique presque endormie, avait reconnu que monsieur n'était pas rentré seul. Elle voulut parler, elle trouva plus sage de se taire, ou plutôt de ne répondre que par monosyllabes aux questions de la comtesse.

— Mon mari est-il rentré ?

— Oui madame.

— Est-il venu dans ma chambre ?

— Non, madame.

— Est-il couché depuis longtemps ?

— Non, madame.

— Il ne vous a rien dit ?

— Non, madame.

La comtesse se coucha et dormit mal. Les figures du bal tourbillonnaient sous ses yeux ; elle était dans les flammes vives. Elle s'était si bien amusée, qu'elle se demandait où elle pourrait continuer cette fête. Les femmes sont nées bien plus encore pour le masque que pour l'éventail. Si elles sont laides, elles trompent leur monde ; si elles sont belles, elles font des surprises. Quelle volupté plus douce que de retourner la carte de sa beauté !

Tous les matins, le comte avait l'habitude de venir réveiller sa femme vers dix heures.

Il lui arrivait même de la réveiller pour lui demander sa part de sommeil : il y a des heures où on ne dort bien qu'à deux. Il arrivait çà et là à la comtesse d'aller réveiller son mari dans ses jours de mutinerie.

Ce matin-là, trouvant qu'elle avait bien mal dormi, elle s'en alla, les pieds blancs dans ses mules roses, vers la chambre de son mari. A la chemise près, c'était son seul habillement.

— Ce paresseux-là, se disait-elle, il va me payer toutes ses dettes !

Elle entra à pas de loup ; elle marcha vers le lit et reconnut dans le demi-jour la figure d'une femme.

Elle fut si effrayée, qu'elle s'enfuit.

Quelle était cette femme ? Par quel miracle se trouvait-elle là toute seule ?

Madame d'Azy-les-Bois se demanda si elle rêvait. Quoiqu'elle perdît la tête, elle eut pourtant la bonne pensée de donner un tour de clef en sortant et d'emporter la clef avec elle. Elle sonna sa femme de chambre et lui demanda qui est-ce que c'était que cette femme qu'elle venait de voir dans le lit de son mari.

— Je n'en parlais pas à madame, dit cette

filles, parce que je ne savais plus où j'en étais.

— Je suppose que mon mari est fou !

— Moi aussi, madame. Que voulez-vous, une nuit de bal masqué, on ne sait plus ce qu'on fait. Il aura pris une femme pour une autre.

— Pas un mot aux gens de la maison.

La comtesse ne s'était pas recouchée ; elle s'habillait en toute hâte.

— Je vais sortir. Je reviendrai bientôt. Si cette dame sonne, n'ouvrez pas. D'ailleurs, pour plus de sûreté, j'emporte la clef.

Et la voilà partie. Où allait-elle ? Elle sauta dans une citadine qui passait et elle se fit conduire chez son amie, madame de Montmartel, qu'elle trouva encore couchée, car le bal n'avait fini qu'à cinq heures.

— Quel miracle de te voir levée avant l'aurore !

— O belle paresseuse ! Il est onze heures. Je viens te conter ma mésaventure. Tu vas me dire comment une femme se venge.

— Que t'est-il donc arrivé ?

— L'abomination des abominations ! On n'a jamais ainsi humilié une femme. Figure-